

**DU MÊME AUTEUR (chez SARAHMED
Éditions)**

- 1 *Au cœur de ma mémoire (Chronique
biographique)*
- 2 *Mes quarante rêves*
- 3 *Mon internat*
- 4 *Espoir d'un retour*
- 5 *Là où le vent se calme*

PRELUDE

Je ne sais plus exactement quel âge j'avais la première fois où j'ai compris que les lieux gardent en eux les voix de ceux qui s'y taisent.

Peut-être dix ans. Peut-être douze. Il y avait cette cour, l'été, avec sa lumière trop blanche qui faisait cligner les yeux, et l'odeur épaisse du café que ma mère faisait bouillir jusqu'à ce qu'il gronde, comme un animal en cage.

La poussière collait aux pieds nus et le soleil chauffait les pierres au point que l'air vibrait. Mon père était assis à l'ombre du mur, le dos droit, le visage fermé, comme s'il portait quelque chose qu'il refusait de poser.

Il ne parlait pas beaucoup.

Quand il parlait, c'était court. Les mots, chez lui, n'étaient jamais gratuits.

Je me souviens du grincement du portail en fer.

Du rire sec d'un voisin au loin.

Du vent qui passait, soulevant un léger remous de poussière.

Tout semblait immobile.

Et pourtant tout vivait.

Dans la cour, il y avait un olivier. Mince, nerveux, obstiné. Son tronc se tordait un peu, comme s'il avait dû lutter contre la sécheresse et le vent pour rester debout.

J'aimais coller ma joue contre son écorce, sentir la rugosité, écouter le frôissement des feuilles.

Comme si l'arbre avait quelque chose à dire.

Ma mère sortait parfois, torchon à la main, et déposait un verre d'eau fraîche à côté de mon père. Elle ne disait rien non plus. Elle posait, elle repartait. Lui, il hochait légèrement la tête.

C'était leur manière de se parler : par de minuscules gestes qui contenaient trop.

Dans ces moments-là, je croyais comprendre le monde.

Plus tard, j'ai compris que je n'avais rien compris.

Il m'arrive encore, aujourd'hui, de fermer les yeux et de revoir la scène comme si elle continuait sans moi. La cour, le soleil, l'ombre, la poussière, l'odeur du café brûlé. Et moi, quelque part dans ce tableau, enfant silencieux, persuadé que la vie allait être simple, droite, lisible.

J'étais loin d'imaginer que je passerais des années à essayer de revenir à cette image — sans jamais vraiment y entrer.

Le temps m'a déplacé.

La vie m'a poussé ailleurs.

Je suis parti.

Et le pays a continué sans moi.

Au Canada, l'hiver, la lumière n'a pas la même couleur. Elle est froide, nette, presque tranchante. Tout semble

propre, géométrique, contrôlé. La neige absorbe les bruits. Les rues deviennent silencieuses, comme si quelqu'un avait baissé le volume du monde.

Parfois, en regardant par la fenêtre, j'ai l'impression d'habiter dans une photographie.

Les enfants passent avec leurs sacs d'école, emmitouflés jusqu'aux yeux. Une voiture démarre au ralenti. Une souffleuse jette un jet blanc au loin. Rien ne déborde. Rien ne déborde jamais.

Et pourtant, au fond, quelque chose continue de frapper contre ma poitrine — comme un oiseau enfermé.

Je vis ici depuis des années.

J'y travaille.

J'y dors.

J'y ris parfois.

Mais il suffit d'un détail — un parfum de café trop serré, une pierre chauffée par le soleil d'été, une chanson entendue par hasard — pour que le pays remonte d'un seul coup, entier, violent, irréfutable.

Alors je suis là — et ailleurs en même temps.

Je revois mon père dans la cour. Sa manière de plisser les yeux quand il regardait loin. Sa main qui caressait distraitemment la terre au pied de l'olivier. Ses silences qui, parfois, m'effrayaient.

J'aurais voulu lui parler davantage.

Lui dire ce que je pensais, ce que je devenais.

Mais déjà, adolescent, j'apprenais une autre langue : celle où l'on se tait pour éviter la tempête.

Un jour, je suis parti.

La maison a rétréci derrière moi, le village aussi, puis la route, puis le pays.

Je me suis dit que ce n'était qu'un passage.

Je me suis menti.

Les années ont glissé comme de l'eau sur une pente.

Je me suis construit ailleurs — avec d'autres mots, d'autres habitudes, un autre ciel.

Et, peu à peu, j'ai commencé à avoir peur de revenir.

Peur des questions.

Peur des reproches.

Peur de ce que je reconnaîtrais — et de ce que je ne reconnaîtrais plus.

Alors j'ai repoussé. Toujours un peu plus loin.

Le soir où tout a basculé, il faisait très froid. La neige couvrait la ville comme une couverture trop lourde.

Les lumières des lampadaires dessinaient des halos jaunes dans le brouillard glacé.

La maison était calme.

Marie lisait au salon.

Les enfants travaillaient dans leurs chambres.

Je buvais un café, les mains posées sur la tasse, essayant de me réchauffer.

Le téléphone a vibré.

Un simple bruit.

Un souffle dans la nuit.

Et soudain, la distance n'a plus eu de sens.

J'ai regardé l'écran.

Un numéro familier.

Celui que je reconnaissais sans l'avoir enregistré.

J'ai senti mon cœur se serrer, comme si quelqu'un l'avait pris à pleines mains.

Quand j'ai décroché, j'ai d'abord entendu le silence.

Puis la respiration de ma mère.

Légère, hachée, comme si elle avait couru.

Elle a dit mon prénom.

Juste ça.

Et, dans cette manière de prononcer mon nom, il y avait tout : les années, les séparations, les petits mensonges pour se protéger, la fatigue, la peur.

Sa voix tremblait.

Elle s'est éclaircie un peu.

Et puis elle a parlé du père.

De l'hôpital.

Du médecin.

Du mot qu'elle n'osait pas dire.

Je n'ai presque rien dit.

Je ne savais pas quoi dire.

Je regardais la neige tomber derrière la vitre, lentement, régulièrement, comme si le monde continuait sa route sans se soucier de personne.

Et, au même moment, quelque chose en moi s'est fissuré.

J'ai su.

J'ai su que ce que j'avais repoussé pendant des années venait de me rattraper.

Que le pays que j'avais tenu à distance venait de tendre la main.

Qu'il fallait répondre.

Cette nuit-là, j'ai compris une chose simple et terrible :

L'exil ne tient qu'à un souffle.

CHAPITRE 1

Je ne saurais dire quand la nuit a vraiment commencé.

Peut-être au moment où la neige a cessé de tomber en flocons légers pour devenir une matière épaisse, compacte, avalant les trottoirs et le bruit.

Peut-être aussi quand le silence a pris la place des mots dans ma tête.

Ottawa dormait — et moi, je restais là, éveillé, comme si j’attendais quelque chose que je redoutais.

La fenêtre donnait sur une rue calme, presque trop parfaite.

Les lampadaires diffusaient une lumière jaune pâle, et la neige, en s’accumulant, effaçait les contours du monde.

Les arbres semblaient pétrifiés, les voitures figées sous une couverture blanche, et il y avait cette immobilité particulière que je n’ai jamais connue ailleurs — une immobilité qui n’apaise pas, mais qui met face à soi-même.

Je me suis approché de la vitre.

Le froid traversait le verre et remontait jusqu’à mes doigts.

Je me suis vu dans le reflet — visage tiré, cernes profonds — et j’ai eu cette impression étrange de regarder un étranger.

Je vis ici depuis plus de vingt ans.

Je pourrais dire chez moi.